F Rf. t. 8875
Case FRC 16797

RÉFLEXIONS

SUR L'ARTICLE

DU PROJET DE CONSTITUTION,

QUI astreint pour l'avenir les jeunes citoyens à savoir lire, écrire & exercer une profession mécanique.

PAR CREUZÉ-LATOUCHE,

Député à la Convention nationale.

UN jeune français qui avoit passé dans les Etats-Unis *pour faire fortune*, fut rencontré en assez triste équipage, par un habitant du pays, auquel il se plaignit de ses mauvais succès. *Quel métier savez-vous?* lui demanda aussi-tôt l'Anglo-Américain.... *Je ne suis pas né pour cela*, répond le Français d'un ton offensé..... Eh quoi! réplique l'Américain avec autant de surprise que de pitié, êtes-vous donc autre chose qu'un homme?..... est-ce que vous n'êtes pas né d'une femme?..... Cet être trop grand par sa naissance pour avoir appris un art mécanique, fut trop heureux, mourant de faim, de pouvoir être employé à un service manuel dans un moulin à scié.

La tâche des vrais législateurs n'est pas seulement, comme on l'a observé, de faire des lois qui déterminent & assurent les droits des citoyens; mais encore de favoriser le développement de leurs facultés pour leur propre bonheur; & de leur imprimer un caractère distinctif, par lequel ils se reconnoissent tous comme les membres d'une même famille.

THE NEWBERRY LIBRARY

Il ne faut pas que les Français soient des Spartiates, qui se crurent plus rapprochés de la nature, & plus parfaits, en se faisant servir & nourrir par des esclaves, pour se passer des arts.

Ils ne seront pas des Juifs, qu'un tas de rites superstitieux devoit séparer pour des siècles, de toutes les autres nations, par une haine mutuelle.

Ils ne seront pas des Romains, destinés à désoler, à ravager, à engloutir l'univers, & à le concentrer pour eux dans une seule capitale.

Mais ils ne seront pas non plus une nation éternellement divisée en deux castes, l'une essentiellement oisive & orgueilleuse, l'autre laborieuse & méprisée.

L'homme est un composé de facultés intellectuelles & de facultés physiques. L'individu privé de l'une de ces deux espèces de facultés, n'est qu'un homme imparfait : ce n'est pas dire assez ; il est nul dans la moitié de son être. C'est servir l'humanité, comme réaliser l'égalité, que de le disposer à recevoir son complément.

On n'a pas critiqué, je pense, la disposition du projet de constitution qui astreint pour l'avenir les jeunes citoyens à savoir lire & écrire. En effet, quelle part utile pourroit prendre aux actes politiques de la société, celui qui ne sauroit ni les juger, ni les examiner, ni constater par lui-même sa propre volonté ? Le talent de lire & d'écrire n'est pas non plus un avantage douteux pour celui qui en jouit, dans quelque position que la fortune l'ait placé.

Mais l'idée d'un homme qui, quoique sain & fort, est réduit à recourir à l'assistance d'autrui, parce qu'il ne sait tirer aucun parti de ses bras, est pour le moins aussi affligeante que celle d'un citoyen qui ne sait ni lire ni écrire. Il ne faut rien moins qu'une habitude de plusieurs siècles de dépravation de jugement, pour n'être pas choqué d'un pareil spectacle : encore n'a-t-on pas à reprocher à la fortune de n'avoir pas souvent donné à l'opinion de bons avertissemens à cet égard, même avant la révolution.

Nous disons tous les jours, & la nation entière le répète

avec nous, que tout citoyen doit être soldat pour la défense de la patrie. Mais la patrie dans ses dangers, a besoin de services de plus d'un genre. Il lui faut des hommes à l'agriculture & aux ateliers, en même temps qu'il en faut pour combattre aux frontières. Parmi ceux qui pourroient trouver étrange qu'en pareille circonstance on leur proposât d'autre métier que celui des armes, en est-il cependant un seul qui jugeât moins essentiel & moins urgent d'ensemencer les terres, & de concourir à la confection des fusils, des affûts, des charriots, des tentes, & de tous les équipages militaires? Je ne crois pas révéler un mystère, si je dis que pendant la guerre actuelle, plusieurs de ceux qui sembloient plus propres à être soldats qu'ouvriers, ont donné bien volontairement la préférence à ce dernier emploi, & ne se sont pas plaints des embarras de l'apprentissage.

Mais en ne considérant même dans l'homme social que son intérêt particulier, n'est-il pas prudent, n'est-il pas nécessaire, n'est-ce pas un devoir de l'humanité, de le prémunir contre les coups de la fortune auxquels il demeure toujours exposé? Qui peut répondre d'être à l'abri de ses vicissitudes, & de n'être jamais trahi par elle? Dans tous les temps, les exemples en sont-ils si rares, que l'on doive traiter de crainte chimérique la prévoyance d'un semblable danger? Qui ne sent pas en même temps le scandale que présentent alors au milieu d'une société généralement laborieuse, des individus rempant oisifs dans l'indigence, quoique pleins de vigueur & de santé; ou se pliant à mille bassesses pour trouver la subsistance, que tous les hommes moins soigneusement élevés savent cependant se procurer honorablement par le travail de leurs mains?

La société doit des secours aux indigens infirmes, & qui dans aucun temps n'ont pu se réserver aucune ressource; cela est vrai: mais à côté de cette vérité, il en est une autre non moins éternelle, ni moins fondamentale de tout ordre social. C'est que tout homme vivant en société, est chargé de pourvoir à sa subsistance & à celle de sa famille, par la disposition de ses propriétés, ou par son travail. Or,

l'état ne doit rien à celui qui ne manque de travail, que parce que la richeſſe, la molleſſe & l'orgueil l'en ont ſeuls rendu incapable.

Mais, dira-t-on, ceux que des revers imprévus font paſſer ſubitement de l'aiſance à l'infortune, ont reçu une éducation conforme à leur première ſituation : s'ils ſont incapables de travaux mécaniques, ils ſont propres à des occupations ſpéculatives, à des travaux de l'eſprit, auxquels la ſociété peut les employer. Le gouvernement leur doit du moins cette eſpèce de ſecours.

Cela s'entend : Nous penſions que ſous un bon gouvernement, les hommes devoient être faits pour les places ; mais ici, ce ſont les places qui doivent être faites pour les hommes. Ainſi, tous les faiſéans efféminés & orgueilleux, que la fortune ou leur propre inconduite auront déçus, auront tous des ſervices d'eſprit à nous offrir, pour ſe faire donner le pain de la République. Ainſi la multiplication des emplois inutiles, au lieu d'être un abus déſaſtreux qu'il faudroit réformer, deviendra une obligation ſacrée qu'il faudra ſcrupuleuſement remplir. Tous les raiſonnemens & toutes les forces d'opinion de la claſſe aiſée dirigeront vers ce ſyſtême tous leurs efforts. De là naîtront, quoiqu'en ſens inverſe, toutes les ridicules multiplications d'emplois du gouvernement populaire, ou toutes les inventions fiſcales du régime deſpotique. On demandera à la légiſlature, des impôts indirects, & des entraves pour le commerce & l'induſtrie, uniquement afin de pouvoir occuper des légions d'employés. Peut-être même faudra-t-il par la ſuite, des bénéfices, des communautés & des chapitres, pour ſervir de décharge à certaines familles, que la diviſion du patrimoine de leurs pères pourroit expoſer à travailler pour ſubſiſter.

En Angleterre, la fierté des pairs ne dédaigne pas de ſiéger dans la *Chambre-Haute* ſur des balles de laine. Perſonne n'ignore que c'eſt à cette inſtitution, ſi puérile en apparence, que l'Angleterre doit l'immenſe extenſion de ſon commerce & ſa proſpérité. En France, le commerce étoit

généralement borné, parce que cette profession y étoit avilie, alors que des patriciens s'en honoroient & en enrichissoient leur patrie dans un autre pays. Mais la France, particulièrement, a par sa nature & par l'activité de ses habitans, des ressources infinies à tirer de ses arts mécaniques; & je comprends dans cette espèce les opérations les plus importantes de l'agriculture, que l'on n'entend presque jamais bien si l'on ne sait y mettre la main, comme l'esprit & les yeux. Sous ce rapport, rien n'est pour nous plus sainement politique que d'honorer ces arts, en faisant de leurs connoissances pratiques une des conditions essentielles du droit de citoyen.

Il n'est pas inutile d'observer ici, qu'un gazetier (1) a cru jeter de la défaveur sur cette institution, en rappelant que chez les peuples anciens, les professions mécaniques étoient le partage des esclaves : c'est une raison de plus pour y appeler aujourd'hui tous les hommes libres. Il faut anéantir par le fait des distinctions immorales qu'on a l'insolente cruauté d'essayer de reproduire. Il faut abjurer constitutionnellement de barbares préjugés, sources funestes de divisions & d'oppression, qui produisent d'ailleurs l'effet de démoraliser & de corrompre ceux qui en sont flétris. N'en doutez pas : là où l'opinion exclut l'honneur, elle introduit en général la bassesse d'ame & la perversité.

Mais appeler à la connoissance des arts mécaniques tous les citoyens aisés & instruits, c'est perfectionner, étendre & multiplier les sources de nos richesses. On trouve dans le Spectateur anglais un discours rempli de réflexions fines & judicieuses sur ce même sujet. Supposez, y est-il dit, qu'une infinité de bourgeois, aussi peu savans que peu occupés, employassent leur éternel loisir à faire, ne fût-ce que pour leur amusement, des tabatières, des éventails, ou d'autres ouvrages quelconques, il en résulteroit un surcroît de productions industrielles pour la société, qui s'y distribueroient à l'avantage des consommateurs, ou qui s'é-

(1) La Quotidienne, n°. 135.

changeroient avec les nations étrangères pour d'autres productions.

On affecte de craindre, que si les gens aisés s'occupoient des arts mécaniques, ils ne nuisissent aux ouvriers de profession. Mais on n'a jamais paru craindre, que si tous les propriétaires riches se mettoient à labourer eux-mêmes leurs terres, ils ne fissent tort aux laboureurs. Le champ de l'industrie est comme le champ d'une terre, plus on y travaille, plus on y trouve de quoi faire vivre, & de quoi occuper. Le plus grand mal que l'on eût à redouter de la multiplication continuelle des productions & des ouvrages manufacturés, seroit la baisse générale des prix. C'est précisément ce qui assure la supériorité du commerce sur les nations étrangères, & ce qui répand la richesse & le bonheur sur tous les individus. Que la critique ne s'effarouche point néanmoins de cette perspective de prospérité. L'aisance n'inspire que trop naturellement le dégoût des travaux pénibles & l'amour du repos. Il s'agit d'une faculté pour les cas de nécessité & de détresse, & non pas d'un exercice continuel.

Cependant, qu'on se représente le degré d'accroissement & de perfection où s'élèveroient promptement nos arts mécaniques, si tous nos physiciens, nos mathématiciens, nos savans, nos hommes méditatifs & observateurs dans tous les genres, avoient appris seulement à en connoître les parties & les procédés. Les voyages que font les gens aisés & les jeunes gens, pour leur satisfaction personnelle, ne se termineroient point sans enrichir notre industrie de quelques découvertes, ou de quelques réformes précieuses. Mais une quantité de pratiques & de procédés importans, qui sont vulgaires dans une infinité de pays, ne nous sont encore inconnus, que parce que ceux de nos compatriotes qui en ont été les témoins, étoient trop étrangers aux arts pour savoir les démontrer ou les décrire.

On parle des difficultés de l'exécution : comment concilier les études de ceux qui sont destinés aux lettres & aux sciences, avec des apprentissages de métiers ?

Comme l'avoient fait, Francklin, mouleur de chandelles, menuisier, charpentier, imprimeur; Jean-Jacques Rousseau, horloger; & les solitaires de Port-Royal, qui faisoient des bas, & qui faisoient aussi de bons livres, où l'on trouve encore des sources d'érudition & une fraîcheur de style que le cours d'un siècle n'a point altérées. Cette objection pourroit tout au plus être faite, si nous n'avions pas vu, même du temps de nos orgueilleuses distinctions, des savans, des gens du monde, des magistrats, des hommes de cour & des princes, tous élevés dans l'étude des lettres, tourner, broder, forger, faire des fleurs artificielles & des filets, mouler des fusées, élever & soigner des plantes, tailler des arbres fruitiers, &c.

La plupart des hommes ignorent, que le dur apprentissage que subissent ordinairement les jeunes élèves des artisans, ne se prolonge si cruellement pour eux, que parce que, d'un côté, leur intelligence, pour ainsi dire brute, n'a reçu aucune préparation par la culture; & que de l'autre, les maîtres spéculant sur leurs services, les tiennent trop long temps aux manipulations les plus grossières, & les détournent même pour des fonctions étrangères à leur art.

Mais il n'est presque point de métier dont l'apprentissage ne fût un jeu, & l'affaire de quelques heures d'exercice par jour pendant quelques mois, pour des hommes qui ont reçu cette éducation soignée que l'on appeloit autrefois *libérale*. Les malheurs de la révolution ont répandu les preuves de cette vérité par-tout autour de nous, & jusques dans la Convention nationale. Rien n'est donc plus simple en soi, que de trouver un temps dans le cours de la jeunesse, où, au milieu même des travaux scientifiques & littéraires, on puisse apprendre quelque profession manuelle, comme on apprenoit dans nos anciens colléges, à tirer des armes, à jouer du violon, ou d'autres exercices de pur agrément.

Il seroit trop facile de pousser plus loin cette démonstration. Mais lorsqu'on semble réclamer avec tant d'importance, tout le temps de la jeunesse destinée aux sciences

& aux lettres, pour y appliquer exclusivement tous ses momens ; ne diroit-on pas que de tant de colléges, où tant de milliers d'hommes étoient élevés pour les sciences & les lettres, il ne sortît pour le moins que des Rollin, des Racine, des Fontenelle ou des Montesquieu ? Dieu sait si la dose de science que l'on dispensoit dans ces établissemens, exigeoit le sacrifice entier d'un si grand nombre d'années ; & si tous les hommes qui se sont distingués dans cette carrière, ne se sont pas formés d'eux-mêmes après le cours de leur éducation ?

Gardons-nous de négliger les sciences : employons tous nos soins à les propager & à les étendre ; mais tâchons de marier avec elles nos arts utiles, pour les perfectionner & les honorer tous. Et bien loin d'abâtardir la jeunesse, dérobons lui quelques-uns de ses nombreux momens perdus, pour assurer à l'homme social la plus entière indépendance, en lui faisant un rempart contre l'adversité.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Messidor, l'an III.